

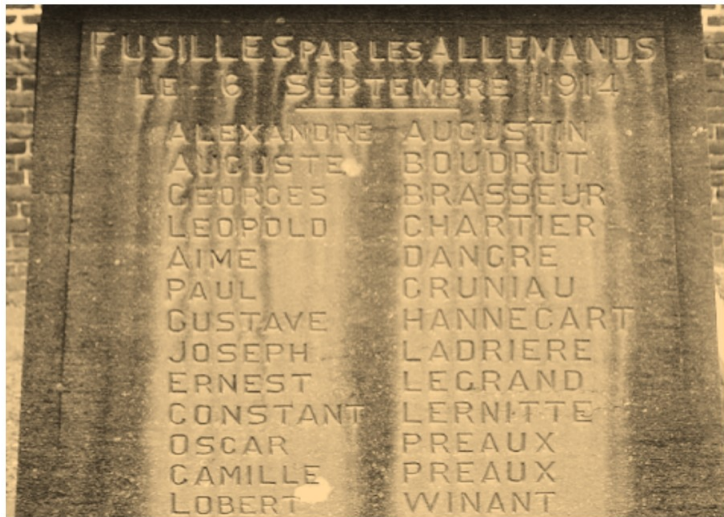
Recquignies dans les guerres mondiales

Dimanche 6 septembre 1914 : treize civils sont fusillés

Texte de Jérôme Canny

« Dans les grandes plaines du Nord... qu'y-a-t-il pour répondre ? Le seul camp retranché de Maubeuge, un îlot surnageant dans une grande nappe d'invasion ! »

Jean Jaurès

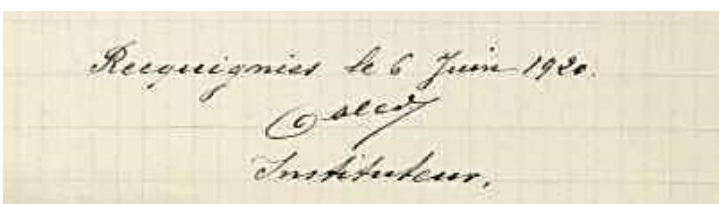


Ce dimanche 6 est une longue journée. Une journée interminable et meurtrière. La dernière pour certains. Une journée comme une éternelle nuit. Le soleil se lève pourtant à 7h14. Les soldats ne se sont pas couchés la nuit précédente. Français comme Allemands. Certains ont déjà sombré dans une nuit définitive, ultime, éternelle. Tués à l'ennemi. Disparus au combat. Pulvérisés par un obus dans une grande nappe d'invasion. Une guerre brutale et sans répit. Les premières semaines resteront les plus meurtrières. Neuf cents Français tomberont chaque jour de cette guerre de cinquante-et-un mois.

Le récit des événements

Cela commence par « *Comment les boches, le 6 septembre 1914, en présence de la population terrorisée, assassinèrent 13 habitants* », nous raconte **Monsieur Petit** un instituteur du village. En juin 1920, il consigne par écrit son récit de cette journée inquiétante. Son écriture cursive, à la plume, est plutôt élégante. Celle des hussards de la République une graphie formatée à l'école normale.

Petit ne semble pas être en poste avant-guerre à Recquignies, puisque l'instituteur que nous trouvons dans le recensement de 1906 s'appelle Obled.



Petit nous rapporte que Recquignies a reçu les premiers obus huit jours auparavant, le 29 août 1914, à 17h. D'après lui, c'est l'hôpital établi à la brasserie qui était visé malgré le drapeau blanc qui signale la fonction du bâtiment. Un point de repère pour les artilleurs teutons. Bilan : quatre civils tués et deux blessés, sans doute dans la rue de la Brasserie. Un signe du non-respect des règles de la guerre et de la convention de Genève de 1864. C'est pourquoi on peut se demander justement, comme Alain Delfosse qui a transcrit ce témoignage dans la revue « *Racines et Patrimoine en Avesnois* » en 2013, s'il s'agit d'un crime de guerre. Y a-t-il eu un jugement après-guerre ou cette tragédie est-elle passée par pertes et profits d'un long conflit ayant tué neuf millions de personnes ?

Petit fait ensuite une ellipse dans son récit pour arriver au matin du 6 septembre : les Allemands entrent à Recquignies par la gare, entre 6 et 7h. Sans doute aux premières lueurs du jour. Le fort de Boussois vient de tomber à quatre heures du matin. Des civils à Recquignies ont entendu des hourras au loin. Ils en connaîtront vite l'origine.



Le fort de Rocq est sous le feu. Les soldats français battent en retraite par le Chemin des Batteries de Rocq au Bois des Bons Pères, par le bois dit « *du génie* ». Les obus perforeront les défenses des années 1880. Séré de Rivières dépassé par le progrès technique. De quoi devenir positiviste, si les Huns n'arrivaient pas de l'Est.

Les Allemands essuient des tirs venus de soldats français qui battent en retraite. Le 31^e colonial peut-être. **Georges Dubut**, un Maubeugeois, raconte qu'un habitant, **Alfred Legrand**, a été délégué pour aller demander à un officier français que le feu cesse. Entre la violence des combats et le stress de l'avancée en territoire ennemi, la tension est forte.

Un soldat, **Louis Duhaut**, raconte son petit matin empli de violence et de douleurs : « *A peine en route, un bombardement terrible. [...] Arrivé près des forges de Recquignies, le bombardement redouble... C'est épouvantable ! Nous sommes à l'entrée du bois des Bons Pères. Le devoir est là. Il faut passer à travers ce rideau de feu, allons vivement... Tout à coup, je fais un grand saut, un obus éclate derrière moi : plaqué au mur avec violence, je retombe sur le sol tout étourdi.* » Louis Duhaut est blessé et se dirige tant bien que mal vers « l'ambulance », c'est-à-dire l'hôpital installé à la brasserie. Les **docteurs Delfosse et Barbry** enlèveront une bille de shrapnell qui lui a traversé le genou gauche.

Cela fait un moment que les soldats aux pantalons rouge garance reculent. Depuis la bataille des frontières. Ils ont donc déjà reculé de plus de cinquante kilomètres vers le Sud-ouest, dans la chaleur de cet été 1914.

Le six septembre, 95% de la population locale a déjà fui. Entre soixante et soixante-quinze civils semble-t-il sont restés et ont trouvé refuge dans les caves des maisons. Comme à Boussois, les Allemands les délogent violemment. Petit rapporte des coups de pied et de crosse. Ensuite, ils s'en servent comme boucliers humains pour progresser dans le village.

Le **général Palat**, dans l'un des nombreux volumes de sa somme « *La Grande Guerre sur le front occidental* », commente : « *Nos troupes évacuaient le centre de résistance de Recquignies, pour se retirer sur le bois des Bon-Pères. Derrière elles, les Allemands faisaient irruption dans Recquignies. Il n'y était resté que soixante-quinze habitants. Ils furent rassemblés par l'ennemi, qui les fit marcher devant lui à la poursuite de nos soldats, suivant sa pratique déshonorante. Deux furent tués ainsi et d'autres grièvement blessés.* ».

Toutes les sources rapportent cet exemple. Petit signale quelques morts ou blessés, sans citer de noms. A la fin de la journée, on compte treize morts, tombés sous les balles françaises ou à cause de la brutalité d'outre-Rhin.



Les Français ont battu en retraite vers Maubeuge. Les civils sont rassemblés manu militari à Boussois dans « *une prairie près de la Sambre* ».

Les Réchigniens voient arriver des habitants de Boussois, conduits de force par les Allemands. Ils s'étaient aussi protégés dans les caves, celles de l'usine des glaces de

Boussois. Deux hommes sont abattus lorsque les Allemands investissent l'usine : **Alfred Bassuyau**, un journalier à la glacerie Hulet. Agé de cinquante-huit ans, il habite rue des fossés et il est aussi conseiller municipal de Boussois. **Emile Reynaert** est un ouvrier des glaces de trente-neuf ans.

Il semble que l'obsession des Allemands soit de débusquer des militaires cachés parmi les civils. La terreur des francs-tireurs. Nous ne trouvons aucune trace dans les témoignages d'une vengeance sur les civils liée précisément à la mort d'un soldat allemand en particulier, même si cela est plausible. C'est un récit publié dans le bulletin municipal de la commune en 1985 qui en fait état. Il a l'avantage d'avoir pu recueillir des témoignages oraux, auprès de personnes qui n'avaient pas eu le loisir de l'écrire.

Alors la fouille des hommes est générale, précise, paranoïaque. Les Allemands cherchent des armes. Chaque papier qui laisse supposer une feuille de réquisition pour les travaux de défense de Maubeuge, une aide manuelle aux militaires enverra le civil au peloton d'exécution. Ils seront treize au total. Treize soldats en civil pour les occupants.

D'après toutes les sources connues, le lieu de la fusillade se situe en bord de Sambre. L'une d'elle précise entre la rivière et l'église de Boussois. Georges Dubut rapporte qu'ils sont conduits entre neuf et dix heures du matin au bord de la Sambre, en face de la petite colline formée par les résidus de la manufacture des glaces de Boussois.

Le peloton d'exécution

Combien d'hommes dans la composition de ce peloton d'exécution ? Une source donne douze, l'autre vingt-quatre. Dubut affirme de manière terrible que « *le peloton se plaça derrière eux et les abattit en leur tirant dans le dos* » Les témoins citent le cas d'un civil resté debout après la première salve. Douze tireurs et davantage de cibles humaines, cela expliquerait la nécessité de recourir à un deuxième tir. Cela ne tient pas avec vingt-quatre tireurs, dont la moitié un genou à terre. Toujours est-il que **Léopold Chartier** est resté debout. Deux autres hommes sont pour l'instant blessés. **Paul Gruniau** et **Georges Brasseur**. Ce dernier en aurait profité pour parler. Il dit « *Tas d'assassins ! Tas de bandits ! Tirez-moi donc !* ». Trois coups de feu résonnent côté allemand. Brasseur meurt. Paul Gruniau est semble-t-il achevé à coups de crosse.

Le monument mémoriel de Boussois insiste sur l'absence de jugement et donc sur le caractère arbitraire de l'exécution :

« LE 6 SEPTEMBRE 1914

LES TROUPES ALLEMANDES

ONT FUSILLÉ SANS JUGEMENT

EN PRÉSENCE DE LEURS FEMMES

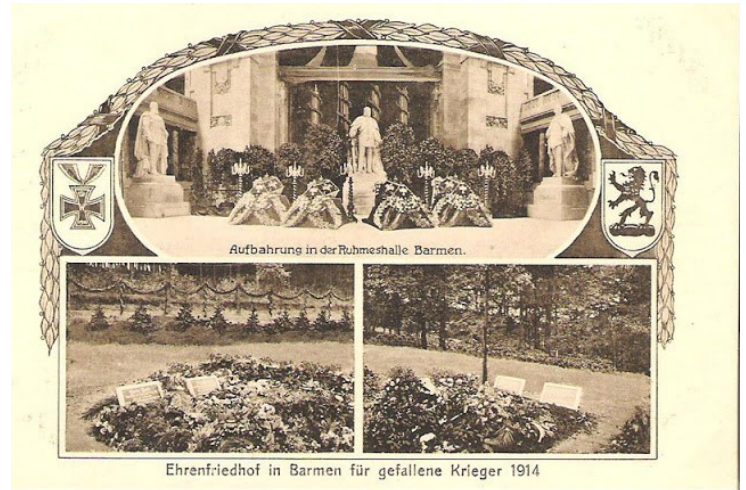
ENFANTS ET AMIS

SEIZE HONORABLES CIVILS DE BOUSSOIS-
REQUIGNIES »

Quelles sont les réactions de la foule de témoins présents ? Tous les témoins confirment que les autres civils assistent à cette exécution pour l'exemple. Par exemple, le général Palat écrit « *Ils les fusillèrent devant leurs compagnons* ». Pourtant aucune réaction n'est rapportée. L'effroi, la stupéfaction, l'horreur semblent donc évidentes. Qu'imaginer d'autre pour la mère de Paul Gruniau, dont le fils vient de mourir sous ses yeux. Dubut rapporte que la victime a eu le temps de lui remettre son portefeuille et de « *lui dire un dernier adieu* ».

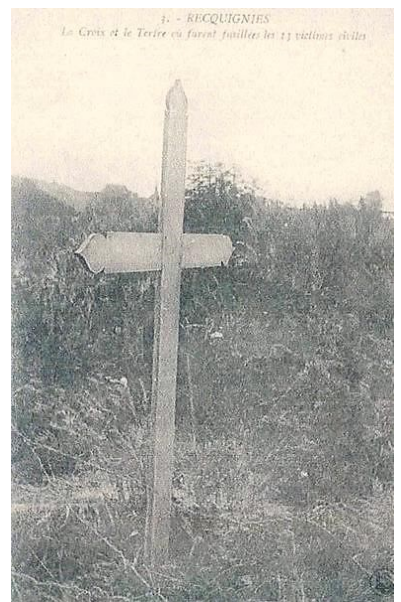
L'instituteur Petit nous informe que les tireurs étaient des hommes du 57^e régiment d'infanterie de Barmen, basé près de Wuppertal en Rhénanie. C'est la ville natale de la danseuse Pina Bausch et de deux Friedrich féconds : Engels pour le communisme et Bayer pour l'aspirine.

Ces soldats font sans doute partie du 7^e corps d'armée de réserve qui fera tomber Maubeuge le 8 septembre après quinze jours de siège. Ces 25000 hommes, qui ont manqué aux Allemands sur l'Ourcq puis dans la bataille de la Marne, sont commandés par le général Johan Von Zwehl, sorti de sa retraite à soixante-trois ans.



Traduction : *Cérémonie mortuaire dans le temple de la renommée de la ville de Barmen. Cimetière d'honneur à Barmen pour les guerriers tombés en 1914*

La photographie sur la carte postale ci-contre montre comment les fusillés sont ensuite enterrés dans une fosse commune par quelques habitants, sur l'ordre d'un officier.



Il faudra attendre le mois d'octobre pour que les victimes soient enterrées dignement au cimetière de Recquignies, comme le montre la photographie ci-dessous.



Qui sont les 13 fusillés ?

D'abord des hommes, mais aussi des civils. Donc des victimes de guerre. Ensuite, à la fois des Sambriens (Six Réchigiens et trois Beuxéidiens) mais aussi quatre Belges. Preuve une nouvelle fois de la proximité géographique avec la Belgique. En effet, d'après le recensement de 1906, 45% des habitants de Recquignies sont nés en Belgique. 35% de Belges à Boussois, 23% à Marpent. A Recquignies, 327 habitants sont belges dans la seule grande rue ! Vingt sur cinquante riverains de la rue d'Ostergnies. 649 habitants belges sur 1436 habitants.

Les Belges représentent la plus importante vague d'immigrants en France. L'industrie a besoin de bras. Souvent, les patrons sont belges et se sont installés dans la Sambre pour contourner les mesures protectionnistes qui gênent les importations et la vente de leurs produits belges en France.

L'exode de civils belges réfugiés en France a été important aussi. Pour 1914, les historiens les estiment à trois cents cinquante mille. Ils seront deux millions en 1940.

Combien de fusillés ? Petit, l'instituteur, établit une liste sèche en 1920. Noms et prénoms. Georges Dubut, bourgeois de Maubeuge, est un peu plus disert. Age, profession, origine. Comme sur le monument aux morts de Recquignies, ils sont au nombre de treize. Néanmoins sur le monument de Boussois, ils sont quinze.

Nous rencontrons d'abord furtivement **Robert Wiuant**, âgé de quinze ans, **Gustave Thomez**, trente-huit ans, et **Victor Trifoux**, trente-cinq ans. Aucune autre précision n'est apportée.

Il y a ensuite **Constant Leruite**, un journalier belge de trente ans. Ici nous n'avons pas réussi à localiser son lieu de naissance annoncé : Courthin.

Joseph Ladrière est un maçon belge de quarante-sept ans. Il est né à Nivelles, au Nord de Charleroi et n'a pas eu le temps de connaître le général français homonyme de triste mémoire sur le Chemin des Dames.

Peu de choses également sur **Augustin Alexandre**, un journalier de trente ans, originaire de Lorraine. Travaillait-il aux glacières ?

Auguste Boudrut est aussi un travailleur journalier. A vingt-neuf ans, il est originaire d'Ohain, près de Fourmies. Nous lisons dans les sources qu'il réside à Boussois, tout comme **Georges Brasseur**, un cordonnier de trente-sept ans, né à Recquignies en 1876.

Aimé Dangre est un militaire belge à la retraite de quarante-neuf ans. Il a quitté Wasmes dans le borinage pour habiter au 112 de la grande rue. Hélène, son épouse, y tient une épicerie. On trouve Emile Dangre, un menuisier, qui habite au numéro 51 de la grande rue, vers la place Pasteur, d'après le recensement de 1906. Est-ce son frère ?

De même, **Ernest Legrand** loge en 1906 avec sa femme Marie chez sa belle-mère, Elise Charlot, au 77 de la grande rue. En 1914, sans doute a-t-il déménagé puisqu'à quarante-quatre ans il est déclaré cabaretier à Boussois.

Cependant, nous avons aussi trouvé en ligne qu'il « avait reçu la médaille militaire à titre posthume avec attribution de la Croix de guerre avec étoile de bronze. »



Ernest Legrand est en effet maître ouvrier et chef d'équipe au service de l'Exploitation du Chemin de fer du Nord à Jeumont. Il appartient à la 5^e section de chemins de fer de campagne. Le texte de sa citation précise « très bon et très brave agent. A été fusillé par les Allemands, le 6 septembre 1914, au cours du siège de Maubeuge, Croix de guerre avec étoile de bronze. Fusillé sans jugement par les troupes allemandes ». C'est donc le seul qui corresponde au profil recherché par les troupes allemandes. Ce territorial, dont nous avons retrouvé le registre matricule, n'a pas eu de chance.



Un peu plus loin dans la grande rue, au numéro 107, nous croisons **Gustave Hannecart**. A quarante ans, il est ajusteur aux établissements Cattelain de Recquignies.

Léopold Chartier est arrivé à Recquignies pour des raisons professionnelles, puisque ce retraité des Chemins de fer du Nord âgé de cinquante-sept ans est né à Locquignol en 1857. C'est le doyen des treize victimes.

Ensuite, nous croisons ceux qui d'après un récit sont morts main dans la main, les frères Préau. Ils sont originaires de Gognies-Chaussée, un village belge frontalier au Nord de Maubeuge. Le recensement de 1906 nous apprend que **Camille et Oscar Préau** habitent à Recquignies, au 6 rue des mines. Ils vivent avec leurs sœurs Aglaé et Bertha et leur mère Ursule. Cette dernière est désignée « dame de compagnie » au domicile d'Arthur Flamant, un ouvrier des glaces de Boussois. Est-ce une famille recomposée ?

Enfin, à Rocq, rue d'Ostergnies, au numéro 1, nous trouvons en 1906 **Paul Gruniau**. Comme son père il est cultivateur. Est-ce la ferme en haut de la rue de barque ? En 1914, Paul meurt fusillé à vingt-neuf ans.

La moyenne d'âge est de trente-quatre ans. Les treize fusillés ont entre 15 et 57 ans. L'âge médian est de trente ans. Si on estime qu'il restait environ soixante-cinq personnes à Recquignies et autant à Boussois, cachées dans les caves, les treize fusillés représentent donc 10% des civils présents lors de l'invasion allemande. Ils n'étaient peut-être pas si nombreux que cela les otages potentiels.

Couleurs de l'incendie

L'autre volet des atrocités intervient alors. C'est celui sur lequel les détails varient le plus, à cause sans doute du délai entre l'évènement et la mise en récit après l'occupation. Les reconstructions mémorielles entraînent des distorsions. Petit nous dit que, pendant l'exécution, d'autres soldats auraient pillé puis incendié les maisons de Recquignies. Un autre témoin, le médecin militaire Delfosse, parle d'un général qui aurait donné l'ordre, à deux infirmiers français capturés d'aller brûler à Recquignies deux maisons qu'il désigne du doigt. Il menace de les fusiller s'ils refusent.

Georges Dubut parle de « *troupes [allemandes], lâchées comme des bêtes furieuses... vidant les caves et sortant les literies pour y dormir et cuver leur vin* ». Le même dit que les Réchigniens sont emmenés de force dans la région de Lobbes, mais réussirent à s'échapper quelques jours plus tard.

Plusieurs chiffres circulent aussi sur le nombre de maisons incendiées : 131, 147 ou 180 selon les témoins, sur un total de 326 maisons recensées en 1906. La moitié des maisons est donc partie en flammes, malgré les « *chiffons blancs accrochés aux fenêtres* » par les habitants qui « *espéraient protéger leurs demeures* », nous rapporte Dubut. Une histoire de paille et de pétrole, de contrainte et de destruction. L'autre moitié correspond sans aucun doute aux maisons qui n'étaient pas situées dans le centre : Dérumont, Rocq, entre autres. Une exception notable: le château Derbaix. Il est situé à l'écart et les Allemands ont bien compris qu'il leur servira d'hôtel.

La photographie ci-dessous a été prise après la guerre pour une série de cartes postales destinées à garder la mémoire des déprédations allemandes. On aperçoit la rue de l'église, c'est-à-dire l'actuelle rue du 6 septembre 1914. On devine quelques maisons détruites dont il ne reste que les murs.



Le médecin militaire Delfosse nous raconte ensuite l'arrestation de huit infirmiers vers 10h30. Arrêtés à la brasserie devenue « *ambulance* » c'est-à-dire hôpital de campagne, ils auraient été réquisitionnés pour transporter des blessés allemands. Concordance des témoignages : les soldats allemands débarquent baïonnette au canon et fouillent. Ici encore la paranoïa du faux blessé, du franc-tireur caché parmi les blessés.



Ensuite, les versions divergent selon les récits. D'un côté, on parle de simulacre d'exécution vers la gare, par des soldats saouls. De l'autre, on parle de boucliers humains pour se prémunir de tirs français vers la rue des mines. Les quatre infirmiers français auraient été blessés. Avant cela, un groupe de soldats les aurait obligés à mettre le feu aux maisons du maire, Emile Lebeau et du docteur Barbry de Recquignies, comme nous l'avons évoqué précédemment.

Ce qui est sûr c'est que les soixante-dix blessés entrés avant le 6 septembre sont transportés dans des conditions déplorables vers la Belgique. Delfosse parle de Beaumont et Dubut de Lobbes. Les Allemands espèrent-ils les mettre au travail ? Le docteur, nous dit le général Palat, sera roué de coups et même mis à nu par une patrouille allemande à son retour dans la commune.

André Marion, dans son livre de 1917 intitulé « *Histoire illustrée des violences et atrocités allemandes en France et en Belgique* », dresse un inventaire d'exactions commises ailleurs qu'à Recquignies et Boussois.

Pourquoi ce drame ?

Le général Palat reconstitue l'avancée du 7^e corps de réserve allemand. Ayant d'abord pris les forts à l'Est de Maubeuge, les Allemands constatent que Recquignies est devenu « *un centre de résistance* ». En clair, à l'ouest du village, seul un bois, celui des Bons Pères, les sépare de l'agglomération maubeugeoise. Cela explique sans doute les tirs nourris des Français qui défendent la ville avec le général Fournier.

Si nous lisons le livre de deux historiens, John Horne et Alan Kramer, c'est dans la tête des soldats allemands qu'il faut aller trouver la réponse. Inexpérimentés, stressés, fatigués, parfois alcoolisés, ces hommes sont persuadés que ce sont des francs-tireurs, des civils qui leur tirent dessus lorsqu'ils traversent les villes et les villages. En réalité, les balles qui atteignent des soldats allemands viennent du bois des Bons Pères.

Ce sont des soldats français, sans doute du 145^e régiment d'infanterie qui tirent pour défendre la route de Maubeuge. Un bulletin municipal de 1985 nous dit qu'ils sont accompagnés de marsouins, c'est-à-dire de troupes de l'infanterie de marine. Les troupes allemandes passent le long de la Sambre pour faire la jonction entre le fort de Boussois au Nord de la vallée et ceux de la Redoute et de Cerfontaine situés sur les hauteurs Sud de la Sambre.

Imaginez effectivement l'inquiétude d'un homme en armes qui traverse cette longue et grande rue, pas encore nommée « Rue du 6 septembre ». Sept cents mètres dans une ville fantôme désertée, à être exposés. Imaginez des tirs depuis les nombreuses fenêtres de ces maisons en brique. Imaginez que des soldats français les attendent en embuscade, au bout de cette rue, pour leur tirer dessus avec une mitrailleuse. En enfilade, comme des lapins. Dix minutes à découvert.

Ces soldats ont été nourris de récits sur les francs-tireurs français de la guerre de 1870. Ceux qui auraient achevé les blessés puis seraient retournés secrètement à la vie civile ensuite. Des soldats irréguliers, sournois, dangereux.

Aussi, le commandement allemand ne perçoit pas la nouvelle mobilité de cette guerre moderne : les avant-gardes françaises mobiles, puis les retraites belge, britannique et française. Alors qu'ils s'attendent à attaquer des positions fixes, les Allemands font face à un ennemi fuyant, à des unités qui freinent leur progression. Ne voyant et ne trouvant pas les tireurs, la troupe d'invasion détourne donc sa frustration sur les civils encore présents à Recquignies. Ils décident de faire des otages. Ils menacent de les fusiller si le franc-tireur ne se rend pas à eux. Treize croix blanches seront bientôt érigées dans le cimetière communal.

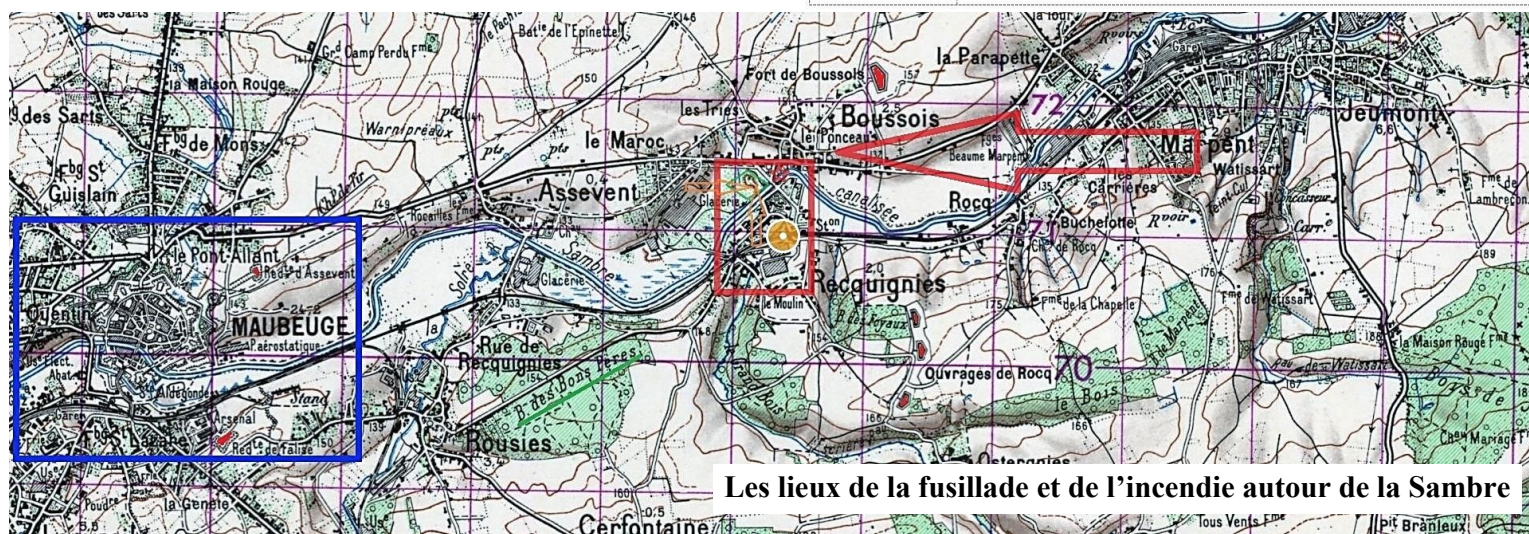
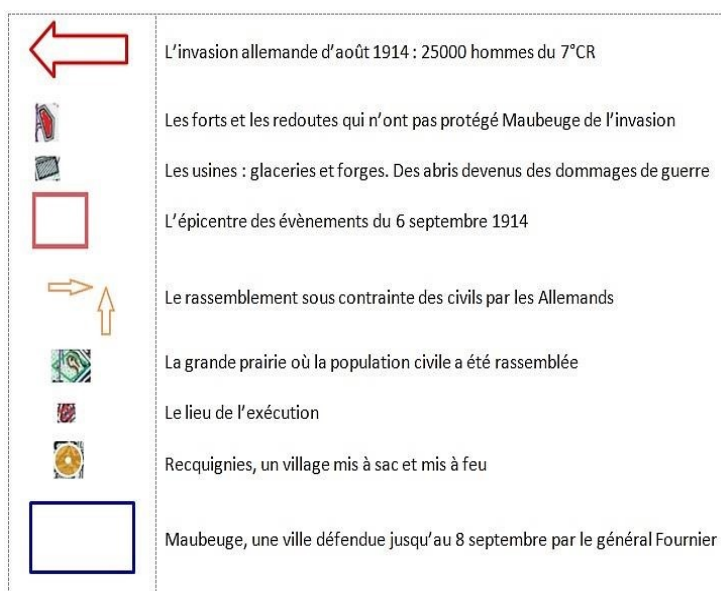
Recquignies n'est pas un cas isolé

Les atrocités allemandes se déploient en Belgique dès leur entrée en août 1914 : bâtiments détruits, exécutions pour résistance supposée. Entre cinq et sept mille victimes en Belgique. 725 dans le Nord d'après Yves Le Maner. Dix mille civils sont même déportés en

Allemagne, principalement au camp d'Holzminden. Ces malheureux ne seront rapatriés qu'en février 1915. Surtout, ces exactions se poursuivent pendant l'occupation qui dure jusqu'en 1918, comme l'a étudié Philippe Nivet. Dans la plupart des localités les notables sont pris en otage. Ainsi, dès leur arrivée à Lille, les Allemands prennent dix-neuf otages. Le Maire, le Préfet, l'évêque, huit conseillers municipaux. Tous sont convoqués quotidiennement à la Kommandantur et doivent se rendre tous les six jours à la Citadelle.

Privations, rationnement, contributions forcées des communes, pillage industriel, réquisitions, travail forcé, sentiment d'avoir été oublié par la France, tel est le lot ordinaire et terrible des civils du Nord de la France pendant la Première Guerre mondiale. Ces populations laborieuses devront endurer la vie avec l'occupant. Obéissance, dissimulations, accommodement, rapprochement, échanges, collaboration, les attitudes seront variées. Rien de plus enviable peut-être que le quotidien des soldats au final.

A voir absolument : en mai 1920, les écoliers de Fellerries rédigent à la demande de leur instituteur leurs souvenirs de la guerre et des drames qu'ils ont vécus.



►►► Rendez-vous dans un prochain bulletin avec le récit « Lundi 11 novembre 1918 : les trente-cinq morts de la Grande Guerre ».